ROSE ET COLAS,

COMÉDIE.

EN UN ACTE,

PROSE ET MUSIQUE:

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

NAPLES.
DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

75857

ACTEURS.

COLAS.

ROSE.

MATHURIN.

PIERRE LE ROUX.

LA MERE BOBI.

La Scéne eſt dans une Chambre de la maiſon de Mathurin, gros Fermier de Campagne.

ROSE ET COLAS,
COMÉDIE.

SCÉNE PREMIÉRE.

Le Théâtre repréſente l'intérieur de la maiſon d'un Fermier, un eſcalier ſur une des ailes.

ROSE.

ARIETTE.

PAuvre Colas, pauvre Colas,
Mon pere ne ſortira pas:
Il l'a juré, pauvre Colas.

Pauvre Colas.
Il court, il va,
Hé, pourquoi ça?
Je n'en ſais rien:
Il court, il vient.
Dans ſa chambre il ſe renferme,
Et puis il court à la ferme,
Du jardin au colombier,
Et de la cave au grenier,
Et du grenier au cellier.

Pauvre Colas, pauvre Colas,
Mon pere ne ſortira pas :
Il l'a juré pauvre Colas.
Pauvre Colas.
A préſent tu te tourmentes ;
Mais peux-tu t'en prendre à moi ?
Colas, ſi tu te lamentes,
Je me lamente plus que toi.
Pauvre Colas, &c.

SCÉNE II.

LA MERE BOBI, ROSE.

ROSE.

BOn, voilà-t-il pas la vielle mere Bobi ? Qu'eſt-ce qu'elle demande ? Qu'eſt ce que vous regardez, la mere ?

LA MERE BOBI.

Rien, rien. Où eſt ton pere ?

ROSE.

Je ne ſais pas ; il eſt par-tout, & il n'eſt nulle part.

LA MERE BOBI.

Il feroit mieux de ſe tenir chez lui.

ROSE.

Vous êtes venue par la petite ruelle, la mere, vous n'avez pas fermé la porte.

LA

LA MERE BOBI.

Non, non, non.

ROSE.

Mais qu'eſt-ce que vous regardez donc?

LA MERE BOBI.

N'eſt-ce pas là ta chambre.

ROSE.

Oui.

LA MERE BOBI.

Où tu couches?

ROSE.

Oui.

(*Pendant la ritournelle ſuivante, elles tournent toutes deux dans la chambre.*)

LA MERE BOBI.

ARIETTE.

La ſageſſe eſt un tréſor,
Un tréſor c'eſt la ſageſſe:
L'argent ne vaut pas de l'or,
Un peu d'or n'eſt pas richeſſe;
L'Argent, l'or & la richeſſe.
Ne valent pas la ſageſſe.
La ſageſſe eſt un tréſor
Un peu d'or, n'eſt pas richeſſe:
L'argent ne vaut pas de l'or.
L'argent, l'or, & la richeſſe,
Hé, non, non; c'eſt la ſageſſe:
La ſageſſe eſt un tréſor.
Parce que j'eus ce printemps
Quatre vingt & quatorze ans,

On penſe que je radote.
Bon Dieu! les mauvais enfans :
L'un me tire par ma cotte,
Que les enfans ſont méchans!
L'un me tire par ma cotte,
L'autre faute devant moi,
Un petit me montre au doigt :
Viens-y ; il y viendra :
Mais le premier qui viendra,
Le premier qui ſautera,
Le premier qui danſera,
Je vous lui donne à l'inſtant
Pan.
La ſageſſe eſt un tréſor,
Un tréſor c'eſt la ſageſſe :
L'argent ne vaut pas de l'or,
Un peu d'or n'eſt pas richeſſe, &c.

SCÈNE III.

ROSE.

VOyez quelle radoteuſe! Qu'eſt-ce qu'elle veut dire! Si je lui avois répondu un mot, elle ne finiſſoit plus... Je ne ſais à quoi m'occuper... Je n'ai de courage à rien.

(*Elle reſte à rêver, appuyée ſur ſa chaiſe.*)

SCÉNE IV.

MATHURIN, ROSE.

MATHURIN.

TU n'as donc rien à faire aujourd'hui ?

ROSE.

Ah! vous voilà, mon pere.

MATHURIN.

Que fais-tu là ?

ROSE.

Je...

MATHURIN.

Oui, je.

ROSE.

Vous me pardonnerez.

MATHURIN.

Hé bien, travaille donc.

ROSE.

Mais, c'eſt que vous allez, & que vous venez :

MATHURIN.

Qu'eſt-ce que cela te regarde ?

ROSE.

Vous dormez toutes les après dîner, & aujourd'hui vous n'avez pas dormi.

MATHURIN.

Je ne veux pas dormir.

ROSE.

Vous pouvez avoir beſoin de quelque choſe.

MATHURIN.

Je t'appellerai, hon, hon, hon,

(*Il la regarde faire pendant la ritournelle, & il porte le doigt à ſon front.*)

SCÉNE V.

MATHURIN.

ARIETTE.

SAns chien & ſans houlette,
J'aimerois mieux garder cent moutons près d'un blé.
Qu'une fillette,
Dont le cœur ... dont le cœur a parlé:
Elle eſt ſi leſte,
Elle eſt ſi preſte;
L'oreille eſt en l'air,
L'œil eſt un éclair:
Toujours folle
De plaiſir,
Elle vole
Vers ſon deſir:
Mais l'âge & le temps
Qui tout mene,
Vengent ſes parens
De leur peine.

Mere

Mere de famille, la fille un jour
Chante à ſon tour.

Sans chien, &c.

SCÉNE VI.

MATHURIN, ROSE.

ROSE, *accourant*.

AH! mon pere, ah! que je ſuis fâchée.

MATHURIN.

Quoi!

ROSE.

Je n'ai pas ſongé à vous dire : hé vîte, hé vîte, il faut que vous alliez au château.

MATHURIN.

J'en ſors.

ROSE.

Vous en ſortez? .... & chez le collecteur.

MATHURIN.

Je viens de lui parler.

ROSE.

Lui parler? ha .... La vieille mere Bobi eſt venue .... N'aviez-vous pas dit que vous iriez à la ville?

MATHURIN.

Le fils de Pierre y eſt allé.

ROSE.

Colas. MA-

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

A la ville ?

MATHURIN.

Oui :

ROSE.

Y a-t'il long-temps qu'il .... vous aviez dit hier que vous iriez acheter de la graine.

MATHURIN.

Tu as bonne envie que je ſorte.

ROSE.

Moi, point du tout, mon pere ; mais c'eſt que quand vous êtes ici, vous vous ennuyez.

MATHURIN.

Dis que je t'ennuie.

ROSE.

Si vous voulez, j'irai pour vous.

MATHURIN.

Hé non, hé non, hé non, je n'ai pas beſoin de tes ſervices : j'attends Pierre ici ; il m'en fera avoir de la graine lui, il m'en fera avoir. (*à part.*) La malice, voyez-vous : je parie qu'elle l'attend.

ROSE, *à part.*

Il ne ſortira pas.

SCÉ-

SCÉNE VII.

MATHURIN, ROSE, PIERRE LE ROUX.

ROSE.

AH! bonjour, Monſieur Pierre.

PIERRE.

Bonjour, Roſe, bonjour.

MATHURIN.

Je t'attendois.

ROSE.

Comment vous portez-vous, M. Pierre?

PIERRE.

Fort bien.

MATHURIN.

Laiſſe-nous.

ROSE.

Mon pere diſoit que vous étiez à la ville.

PIERRE.

Non, c'eſt mon fils.

ROSE.

Oui pour acheter de la graine.

PIERRE.

Non, c'eſt pour de l'argent qu'on me doit.

MATHURIN.

Tu nous laiſſera parler peut-être.

PIERRE.

On m'a dit que tu me demandois.

MA-

MATHURIN.

Chut....Qu'eſt-ce que tu fais là toi?

ROSE.

Moi? mon pere.

MATHURIN.

Oui, vas t'occuper, vas nous cueillir une ſalade, épluche-là, lave-là, laiſſe-nous.... (*Comme Roſe cherche un panier & toupille, Mathurin bat la campagne, & regarde ſi elle s'en va.*)

Hé bien, Pierre le Roux, comment vont les vignes?

PIERRE.

Ah! ah! aſſez bien, ſi ce n'étoit les vers qui les rongent.

MATHURIN.

Oh! cela a été de tout temps, qu'y faire?

PIERRE.

Rien; il n'y a que Dieu & le temps.

MATHURIN.

La méchanceté des hommes va de pis en pis.

PIERRE.

Quand cela ſera au comble, il faudra bien une fin.

MATHURIN.

Oui, pourvu que....

SCÉNE VIII.

MATHURIN, PIERRE.

MATHURIN.

HA; la voilà partie. Oh! ça, Pierre le Roux, ce n'eſt pas cela dont il s'agit.

PIERRE.

Dites.

MATHURIN, *après avoir été chercher un arc.* Connoiſſez-vous cela?

PIERRE.

Cela, pargoy ſi je connois ça, c'eſt un arc.

MATHURIN.

Oui, c'eſt un arc; mais encore.

PIERRE.

Hé! c'eſt le mien que j'ai donné à mon fils.

MATHURIN.

Cela ſuffit.

PIERRE.

C'ſt celui avec lequel j'ai gagné le prix.

MATHURIN.

C'eſt bon; mais....

PIERRE.

Il y a bien trente ans.

MATHURIN.

C'eſt à merveille, j'ai....

PIERRE.

J'ai encore la taſſe d'argent, MA-

MATHURIN.

Oui, oui, je l'ai vue....vous ſaurez que....

PIERRE.

Je ne l'ai pas ſur moi.

MATHURIN.

Je vous en diſpenſe; je voulois....

PIERRE.

Je voulois vous la montrer.

MATHURIN.

Je n'en doute pas.

PIERRE.

C'eſt que....

MATHURIN.

C'eſt que, oui, vous avez raiſon; elle eſt belle, je l'ai vue. C'eſt une taſſe qui a une anſe, nous la reverrons; mais j'ai autre choſe à vous dire.

PIERRE.

Ah! dites, dites.

MATHURIN.

Vous êtes veuf, & moi auſſi; nos femmes nous ont laiſſé à vous un garçon, & à moi une fille.

PIERRE.

Oui, qui eſt bien gentille.

MATHURIN.

Votre garçon me paroît auſſi gentil garçon, j'ai un conſeil à vous demander.

PIERRE.

J'écoute.

MATHURIN.

Si au lieu d'un garçon, vous aviez une fille, & qu'

& qu'il vint à l'entour de chez vous roder quelque jeune gaillard qui vint voir en votre abſence, vous m'entendez, qu'eſt-ce que vous feriez?

PIERRE.

Ce que je ferois? Si le garçon ne me convenoit point, je lui dirois: tiens, un tel (*ſon nom*) je vois toute ta manigance, & je te prie de ne plus faire comme cela, parce que cela me déplaît. D'abord ma fille n'eſt pas pour toi, parce que tu es un libertin, parce que tu es (*enfin ce qu'il ſeroit:*) s'il y revenoit, je me mettrois en colere, je battrois la fille, je battrois le garçon, je...

MATHURIN.

Oui, vous battriez tout le monde; mais ſi le garçon vous convenoit.

PIERRE.

S'il me convenoit, (*Il rêve*) ah! ah!.... pour lors.... j'enverrois chercher le pere, ou j'irois le trouver moi-même, Mathurin; car c'eſt à ceux qui ont affaire à aller trouver. Mais ne parlons pas de ça, je dirois au pere tout ce qui ſe paſſe, & que votre fils ſe tienne chez vous ou je l'aſſomme. Mais mon fils aime votre fille, mais ils ſe conviennent, mais ils ſont d'âge: mais voulez vous la lui donner! Ah! parlons, parlons, & nous parlerions.

MATHURIN.

Hé bien, Pierre le Roux, ce que vous dites qu'il faut que le pere faſſe, je le fais: hier nous nous ſommes quittés tard, je ſuis rentré ici: on ne voyoit pas bien clair, j'ai vu quelque choſe là du long, là, entre la table & la muraille: cela

la marchoit à quatre pattes, j'ai cru que c'étoit un chien, j'ai donné un coup de pied. Haut pateau à la cour. Ma fille s'eſt jettée à mon col, ah! mon pere, vous renevez bien tard: ah! mon pere, j'étois inquiete. Ah! mon pere. Donnez-nous de la lumiere, lui ai-je dit.

PIERRE.

Hé bien.

MATURIN.

Hé bien, pendant qu'elle alloit en chercher, j'ai trouvé ce arc-là ſous mes pieds.

PIERRE,

Ici.

MATHURIN.

Là.

PIERRE.

Ah! ah!

MATHURIN.

Ainſi je ſuis sûr que ce qui marchoit à quatre pattes, n'eſt autre que votre fils. Il eſt inutile, je crois, de vous dire que cela ne me plaît pas: ainſi recommandez-lui bien de ne plus venir ici; ou ſi je l'y trouve, il s'en repentira, il m'a joué un tour de chien, & moi je pourrois lui en jouer un qui ne lui feroit pas plaiſir.

PIERRE.

Mais ſi nos jeunes gens s'aiment, & que nous puiſſions.

MATHURIN.

Ah! parlons, parlons, je ne demande pas mieux.

PIERRE, (*Après avoir rêvé.*)

Que donnez-vous à voure fille en mariage?

MA-

MATHURIN.

Tout & rien: & vous à votre fils?

PIERRE.

Tout & rien, je n'ai que lui.

MATHURIN.

Je n'ai qu'elle.

PIERRE.

Je lui donne d'abord mes premiers attelages, mes premieres charrues.

MATHURIN.

C'eſt-à-dire vos anciennes.

PIERRE.

Oui, ils les renouvelleront.

MATHURIN.

Et moi je lui donne le trouſſeau qu'elle a filé, tous les joyaux de ſa mere, ſes hardes, ſon linge, ſes garnitures, ſes coëffes, ſa croix d'or, ſes boucles d'or (*elle les a déja*) les gants de ſoye, le collier, le ruban; je veux qu'elle paroiſſe.

PIERRE.

J'entends, nous leur donnerons peu de choſe que nous voudrons faire valoir beaucoup?

MATHURIN.

Comme ça ſe pratique.

PIERRE.

Vous reſſouvenez-vous de notre vieux Bailli? mes enfans, mes enfans, (*diſoit-il avec ſa petite canne*,) le hazard commence les mariages, & la vanité les finit.

MATHURIN.

Vanité, ſi vous voulez; mais je les aſſocierai à ma ferme.

PIERRE.

Et moi à la mienne.

MATHURIN.

A la fin de mon bail.

PIERRE.

Et moi auſſi; & combien avez-vous encore à aller?

MATHURIN.

Trois ans. Et vous?

PIERRE.

Et moi cinq.

MATHURIN.

Il faut cependant qu'ils vivent.

PIERRE.

N'avez-vous pas peur qu'ils manquent de quelque choſe? mais il faut d'abord faire connoître aux jeunes gens ce que c'eſt que la dépenſe d'un ménage.

MATHURIN.

J'entends; oui, leur rendre la vie un peu difficile.

PIERRE.

Moi, ce qui m'inquiete, c'eſt que je ne ſais comment ils ſe tireront de cet embarras là: il ſont encore trop jeunes.

MATHURIN.

Trop jeunes! Pierre le Roux, nature, jeuneſſe & ſanté, vous vous ſouvenez de la chanſon.

PIERRE.

C'eſt ſur moi qu'elle a été faite & ſur feue ma femme.

MA-

MATHURIN.

Je le ſais bien.

PIERRE.

Je ne ſais ſi je m'en reſſouviendrois : il y a ma foi long-temps.

MATHURIN.

Oui, il y a long-temps : je n'étois pas plus haut que çà.

PIERRE.

CHANSON.

Avez-vous connu Jeannette ?
Avez-vous connu Jeannot ?
L'un & l'autre étoit plus ſot
Qu'un mouton qui paît l'herbette.
Un beau jour que dans les champs
Ils alloient tous deux cherchants
Leurs troupeaux qui vont paiſſans
Ils s'accoſtent en dandinant :
Ils ſe parlent en ricannant,
Rien n'étoit ſi drôle.
Hé bien, dans le même été,
Ce fut le couple le plus futé ;
L'eſprit, le bon ſens, la parole.
Nature, jeuneſſe & ſanté,
Sont trois bon maîtres d'école.

MATHURIN.

Comme on a chanté cela dans le village ! Hé bien, cet embarras-là vous a-t'il fait mourir ? vous étiez cependant bien jeunes tous les deux.

PIERRE.

Ma pauvre Jeannette n'étoit pas ſotte, mon fils eſt tout ſon portrait

MATHURIN.

Ma fille la vaudra bien. Sçavez-vous qu'elle me gêne, oui elle me gêne, elle me gêne...plus que feue ma femme. Si je bois, si je jure, si je dis quelque drolerie, elle me reprend: c'eſt comme ſa mere, & pire encore; car il faut reſpecter la jeuneſſe.

PIERRE.

Vous avez raiſon.

MATHURIN, *en prenant la main de Pierre.*

Enfin, c'eſt conclu, & le plutôt ſera le mieux.

PIERRE.

Le plutôt, non; j'ai mes vendanges à faire.

MATHURIN.

Hé, n'ai-je pas ma moiſſon?

PIERRE.

C'eſt à cauſe de cela, ils en auront plus de cœur à nous aider; remettons à l'hiver, aux Rois.

MATHURIN.

A l'hiver' c'eſt un mauvais temps.

PIERRE.

C'eſt le meilleur pour les mariages, c'eſt encore ce que nous chantoit le bailli.

MATHURIN.

Votre bailli, votre bailli avec ſes grandes chanſons, les trois quarts du temps il ne ſavoit ce qu'il diſoit.

PIERRE.

Écoutez, écoutez.

MATHURIN.

Je ſais ce que vous voulez dire.

PIER-

PIERRE.

Non, non.

MATHURIN.

Hé tenez.

CHANSON.

Au printemps naiſſent les fleurs,
Dont les fruits parent l'automne;
Mais aſſis ſur une tonne,
C'eſt l'hiver qui ſe couronne
Du tribut de leurs faveurs.
Ainſi l'hiver dans ſes Fêtes
Doit s'embellir des inſtans,
Et ſe parer des conquêtes
Que l'amour prépare au printemps.

PIERRE.

Hé bien, vous voyez qu'il faut remettre à cet hiver.

MATHURIN.

Une chanſon n'eſt pas une raiſon.

PIERRE.

C'eſt la réponſe à la nôtre, c'eſt la réponſe à la nôtre, c'eſt....Vous rêvez.

MATHURIN.

Oui je rêve....Voulez-vous que je vous diſe franchement la vérité?

PIERRE.

Sans doute.

MATHURIN.

Je ſuis un homme moi, je ne ſuis pas une femme, je ne peux pas avoir ma fille pendue à mes côtés comme un trouſſeau de clefs. Elle eſt

ſage; elle eſt ſage, ah! très ſage; mais peut être aime-t'elle votre fils, & la ſageſſe d'une fille qui aime, eſt plus mûre qu'il ne faut?

PIERRE.

Hé moi, hé moi, n'ai-je pas les mêmes appréhenſions, les mêmes non; mais d'autres. Mon fils eſt vif, bon cœur, mais prompt; & je crains qu'il ne lui prenne une fantaiſie de courir & de quitter le pays.

MATHURIN.

Hé bien, finiſſez donc.

PIERRE.

Ho, nous ſerons toujours à même.

MATHURIN.

Hé, ne voyez-vous pas qu'il vont nous tourmenter?

PIERRE.

Bon, tourmenter! il y a moyen à tout. La premiere fois que mon fils viendra ici, mettez le à la porte; il ſera triſte. Je lui dirai: Qu'eſt-ce que tu as? il eſt franc, il me contera ſon chagrin. Vas, je parlerai au pere. Ah! je vous remercie. Je le traîne huit jours.

MATHURIN.

Hé bien, huit jours.

PIERRE.

Après cela, ce ſera vous qui n'aurez pas le temps de me parler: encore huit jours de gagné.

MATHURIN.

Encore huit jours de gagné.

PIERRE.

Enſuite nous parlons, mais nous ne convenons pas

pas de nos faits : encore huit jours.

MATHURIN.

Encore huit jours.

PIERRE.

Enfin nous voilà arrangés.

MATHURIN.

Hé bien, 8. & 8. font 16. & 8. font 24. & 8. c'eſt.

PIERRE.

C'eſt trente-deux.

MATHURIN.

Nous voilà juſte en pleine moiſſon.

PIERRE.

Ah! ah! alors c'eſt à nous à les occuper ſi bien pendant la moiſſon, & pendant les vendanges, que le ſoir ils n'aient envie que de dormir.

MATHURIN.

Enfin voilà les vendanges finies.

PIERRE.

Ah! qu'ils ne ſont pas encore mariés. Il arrivera que vous aurez dit quelque choſe de moi dans le village, ou j'aurai dit quelque choſe de vous. L'éclairciſſement entre nous commencera par des injures, alors la rupture, alors les caquets, les femmes s'en mêleront : de-là des rapports, des médiſances, des calomnies. Ne me parlez jamais de cet homme-là, ne me parlez jamais de cet homme-ci, qu'ils s'aillent promener lui & ſon fils. Qu'il aille au diable lui & ſa fille. Nos jeunes gens pleureront : ils s'en aimeront davantage ; & puis quelque honnête homme viendra s'entremettre, il nous racommodera ; & croira avoir bien de l'eſprit ; &

puis l'hiver, & puis les Rois, & puis le mariage.

MATHURIN.

Cela nous donnera de la peine.

PIERRE.

De la peine, de la peine, je n'en aurai pas plus qu'à tendre la corde de cet arc.

MATHURIN.

Vous n'en auriez pas mal.

PIERRE.

Pas mal....ah! que j'ai encore le poignet roide.
(*Pierre ſe met en devoir de tendre la corde de l'arc, & le donne enſuite à Mathurin qui fait le même jeu.*)

SCÉNE IX.

ROSE, PIERRE, MATHURIN.

MATHURIN. PIERRE.

DUO.

AH! ah! ah! comme il y viendra,
Comme il y viendra:
La vieilleſſe à mis un terme
A cette vigueur là;
Vous n'avez plus le poignet ferme,

J'Ai bien encor le poignet ferme,
Soyez certain de cela.

M'y voilà, non.
Bon, non.

So-

Soyez certain de cela.
Bon, bon, ahi, fort.
Bon, bon, encor plus fort.
Donnez, donnez, perc le Roux.
Oui, c'eſt à nous; oui, c'eſt à nous
Qu'il appartient encor
Un plus heureux effort.

J'ai plus que vous le poignet ferme,
Soyez certain de cela,
M'y voilà, non.

Bon, bon, bon,
M'y voilà....non.

Ce n'eſt plus nous,
Ce n'eſt plus nous.
Ami, ami, laiſſons cela.
La vieilleſſe nous dit hola:
Laiſſons à nos enfans
Faire ce qu'on fait à vingt ans.

Tenez prenez,
Voyons à vous.

Voyons à vous.
Ah! ah! comme il y viendra
La vieilleſſe a mis un terme
A cette vigueur-là
Vous n'avez plus le poignet ferme,
Soyez certain de cela

Bon, bon, ahi, fort,
Ahi, fort.

Hé bien, hé bien, étoit ce à vous
Que convenoit encor
Un plus heureux effort?
Laiſſons cela,
La vieilleſſe nous dit hola:
Laiſſons à nos enfans
Faire ce qu'on fait à vingt ans.

(*en ſe retournant, pendant la ritournelle ils apperçoivent Roſe qui peut les avoir écoutés: ils ſe retirent l'un d'un côté du théâtre, & l'autre de l'autre: ils frappent du pied, ruminent, & feignent la plus grande colere.*)

PIER-

PIERRE.

Morbleu elle nous a entendus.

MATHURIN.

Quelle imprudence!

PIERRE.

O ciel!

MATHURIN.

Pierre le Roux.

PIERRE.

Mathurin.

MATHURIN.

Vous êtes un coquin.

PIERRE.

Tu me le payeras.

(*Ils ſe promenent comme des furieux, Roſe ſe leve, range ſa chaiſe, les regarde, & commence le Trio.*)

TRIO.

ROSE. PIERRE. MATHURIN.

Mais, mais ils ſont en courroux :
Oui, je les crois en colere.
Mon pere, mon pere.
Pierre le Roux.

Oui, ſe me moque de vous,
Je me ris de ta famille :
Ta fille, ta fille,
N'eſt rien pour nous.

O ciel! ô ciel!
Pourquoi.... pourquoi?

Je ris, je ris
De ton courroux

Si j'en croyois mon courroux :
Oui, la main, la main me grille :

Di-

ROSE.

Dites-moi, dites-moi?
Ah! ah! ah? ah!
Ciel!

Pourquoi vous mettre en courroux?
Pourquoi vous mettre en colere?
Mon pere, mon pere
Pierre le Roux.

Mon pere, mon pere,
Mais dites-moi donc pourquoi.

C'eſt de moi, c'eſt de moi.
Mais pourquoi?

Pourquoi ſortir pourquoi?
Ah! quel effroi!
Je vais mourir.

Hé, pourquoi tout ce courroux?
Pourquoi vous mettre en colere?
Mon pere, Pierre le Roux.

Pourquoi menacer de coups?
Quelle fureur vous tranſporte!

PIERRE.

Oui, je me moque de vous, (*à part.*)
Bien, bien, bien.

Oui, je me moque de vous,
Je me ris de ta famille,
Ta fille, ta fille,
N'eſt rien pour nous.

Suis-je fou, ſuis-je fou?
Pour vous, non jamais.

Veux-tu, veux-tu ſortir.
Prends garde à toi *bis*.
Veux-tu ſortir?

Bien, bien, trés-bien:
Sors, ſors, ſors, ſors.
Je veux que de mille coups,
Et que le diantre m'emporte.

MATHURIN.

Ma fille n'eſt pas pour vous.
(*à part.*)

Bien, bien.

Si ce n'étoit ma fille.

C'eſt bien moi, qui ſerois fou,
Et ma fille eſt trop gentile:
Ma fille n'eſt pas pour vous.

Bien, bien,
Prends garde à toi
Prens garde à toi.

Bien, bien, bien,
Sors, ſors, ſors.

S'il paſſe devant ma porte.

Quel-

ROSE. PIERRE. MATHURIN.

Quelle fureur vous transporte!

Je veux que de mille coups,
S'il approche de ma porte.

Colas, Colas, quoi! C'eſt pour lui

Je veux que de mille coups,
Je veux que le diable emporte
Ta porte & tes verroux.

Si Colas, ſi Colas
Vient... vient, vient ici.

Colas ne vient pas chez nous,
Ou du moins il n'y vient guere.
Mon pere, mon pere Pierre le Roux.

Si vous ne le payez tons, (*à part.*)
Bien, bien, bien, bien

Oui, oui, oui, oui.

Ha Pierre! ha Pierre!
Ha mon pere! appaiſez-vous.

Je veux que de mille coups,
Je veux que le diable emporte
Ta porte & tes verroux.

Oui, s'il paſſe devant ma porte.

Excuſez, excuſez.
Hélas! pardon.

Hè bien, hè bien, ſors,
Sors donc, ſors donc.

Si je vais prendre un bâton,
Tu ſauras comme j'aſſomme:
J'ai le bras bien.

Non, non; reſtez, reſtez,
Non, non,
Quel deplaiſir!

Sors, il faut finir,
Il faut finir,
Il faut finir.

Sors, ſors, il faut ſortir.
Il faut ſortir.

SCE-

SCÉNE X.

MATHURIN, *saisissant un rateau*, ROSE.

MATHURIN.

ET toi, si je sais que tu parles à son fils... Pourquoi la porte de cette ruelle est-elle toujours ouverte? j'y vais mettre un cadenat. Si je sais que tu lui parles, vois-tu ce rateau, le manche est de cœur de bois de cornier à pleine main, c'est pour le servir. Qu'il y vienne morbleu, qu'il y vienne: si je le trouve ici... pour aujourd'hui tu ne lui parleras pas. Je vais fermer la porte à double tour.

SCÉNE XI.

ROSE, *pendant la ritournelle prend le rateau, & le cache.*

ARIETTE.

DEmandez-moi
Pourquoi,
Pourqui cette colere:
Ils étoient d'un si bon accord;
Ah! mon pere,

Mon

Mon pere a tort,
Il a grand tort, il a grand tort.
Voici l'inſtant que Colas va venir.
Hélas! hélas! que devenir?
Il verra dans mes yeux que je me déſeſpere;
Hélas! que devenir?
Ne ſe plus voir, il faut mourir.
Demandez-moi &c.
Hélas, j'étois ſi contente
Dans l'attente
De le voir
Ce ſoir.
Que faire...
S'il va venir?
Que faire...
Ah! c'eſt à mon pere
Que je dois obéir!
Demandez-moi, &c.

On frappe (*pan, pan.*) Ah! c'eſt Colas, ah! c'eſt lui.

COLAS, *à travers la porte.*

Roſe, Roſe, c'eſt moi.

ROSE.

Ah! c'eſt lui, la porte eſt fermée à double tour.

COLAS.

Roſe.

ROSE.

Je ne veux pas répondre, cela lui feroit trop de peine: il faudroit que je lui diſe pourquoi la porte eſt fermée à double tour. Hé bien, tant mieux qu'elle ſoit fermée; j'en ſuis chagrine. Le cœur me bat, il n'appelle plus... il n'appelle plus! il eſt parti! il eſt parti! Ha, ha; il s'eſt bien vîte en

en allé ; je ne l'aurois pas cru : ah ciel ! il pouſſe le contrevent ; ah ! le méchant, je vais me cacher.

SCENE XII.

ROSE, COLAS.

COLAS, *par la lucarne.*

ROſe, Roſe, elle n'y eſt pas.

ROSE, *cachée ſous la rampe de l'eſcalier :* Ah ! cela me fait peine.

COLAS.

Roſe, voilà un bouquet ; elle n'y eſt pas, je vais le jetter à ſa place, elle le trouvera. (*Il jette le bouquet qui tombe par terre.*) Ah Ciel ! le voilà par terre, elle peut marcher deſſus ; ſi je pouvois deſcendre, ah ! je deſcendrai bien. (*Il accroche ſon chapeau au linteau de la lucarne, ſon chapeau tombe en dehors.*) Bon, voilà mon chapeau tombé : qu'importe ? (*Il deſcend, ramaſſe le bouquet, le met ſur la table, ſur la chaiſe, à la quenouille, à ſon côté. Pendant la ritournelle, Roſe a l'air très-embarraſſé, & ſe montre de temps en temps.*)

ARIETTE.

C'eſt ici que Roſe reſpire,
Ici ſe raſſemblent mes vœux :
Si j'étois maître d'un empire,

Je

Je le donnerois pour ces lieux.
Ah! Roſe, que l'on eſt heureux,
Lorſqu'on ſoupire,
Et lorſqu'on eſt deux!
Ce lin
Fut preſſé de ſa main,
Sa bouche
Touche,
Cette quenouille
Si joliment.
Tant joliment.
Elle la mouille
En la filant.
Que je la baiſe;
Et cette chaiſe,
Ici tout eſt, tout eſt charmant,
C'eſt ici, &c.
Bouquet joli
Que j'ai cueilli
Pour elle,
Si de ma belle
Vous êtes accueilli,
Si ſa main
Sur ſon ſein
Vous poſe,
Dites-lui, Roſe
Charmante Roſe,
Votre Amant n'oſe,
Il n'oſe, il n'oſe,
Il ne peut exprimer
Comme il ſait vous aimer.
Ah! Roſe, que l'on eſt heureux,

Lorſqu'on ſoupire, & lorſqu'on eſt deux,

A la fin de la ritournelle, Colas cherche à ſortir par la lucarne, Roſe montre du dépit de ce qu'il s'en va, lorſqu'il eſt prêt de ſortir elle prend une pelotte de laine, elle la lui jette. Il la voit, & deſcend.

COLAS.

Te voilà, te voilà, ah! Roſe, quoi! te voilà?

ROSE.

Va t'en, va t'en.

COLAS.

Dis-moi donc?

ROSE.

Non, ſors vîte.

COLAS.

Pourquoi te cacher?

ROSE.

Va-t'en, je t'en prie: mon pere....

COLAS.

Ne crains rien, laiſſe-moi.

ROSE.

Non, je t'en prie, je ne t'écoute pas.

COLAS.

J'étois à la ville.

ROSE.

Ah! que je ſuis malheureuſe de m'être mon

COLAS.

Qu'un ſeul mot.

ROSE.

Hé bien, quoi?

COLAS.

Pour quelle raiſon, dis-moi.

ROSE.

Ah ! je t'en prie, je te le demande à genoux : ſors vîte, à ce ſoir, à ce ſoir.

COLAS.

Je t'obéis, ah ! quelle cruauté !

ROSE.

Oui, oui, va-t'en.

(*Colas remonte ſur la table, ſur la cheville ; & prêt de paſſer par la lucarne, il la regarde pendant la riournelle, & il redeſcend.*)

ROSE. COLAS.

DUO.

M'aimes-tu, ah ! comme je t'aime ?
Je n'ai qu'un deſir
De l'être de même ;
Le jour, la nuit
Ton image me ſuit:
Je te vois là, là, ah, comme je t'aime.

M'aimes-tu, ah ! comme je t'aime ?
Je n'ai qu'un plaiſir.
Je dis, elle m'aime ;
Le jour, la nuit
Ton image me ſuit:
Je te vois là, là, ah ! comme je t'aime.

Es-tu comme moi
Quand je penſe à toi ?
Adieu mon ouvrage,
Je n'ai nul ſouci,
Je ſuis ſans courage,
Et je reſte ainſi.
M'aimes-tu, &c.

Es-tu comme moi
Quand je penſe à toi ?
Adieu mon ouvrage,
Je n'ai nul ſouci
De mon labourage,
Et je reſte ainſi.
M'aimes-tu, &c.

ROSE.

Oh ciel! voilà mon pere, je l'entends : vîte ſauve-toi.

COLAS.

Ah! que j'aurai bientôt... A ce ſoir.

ROSE.

Vîte, mon pere, ah ciel!

(Colas a beau ſe hâter, il eſt forcé de reſter ſur la cheville parce que la lucarne s'eſt refermée.

SCÉNE XIII.

ROSE, MATHURIN, COLAS.

MATHURIN.

ARIETTE.

AH! ah! quelle douleur.
Pour le cœur
D'une fille,
Qui ſeche, qui grille
De voir ſon amant!
Ah! c'eſt un grand tourment.

Quel âge a donc la pauvre enfant
Seize ans, ſeize ans bientôt.
Hé tôt, tôt, tôt;
Qu'on la marie.

Ah ! papa, je vous prie,
Ou c'eſt fait de ma vie,
La pauvre petite en mourra,
Ah ! ah ! quelle douleur, &c.

(*Pendant la ritournelle, Mathurin ramaſſe la pelotte de laine que Roſe a jettée à ſon amant.*)

ROSE, *à part.*

Que je ſuis en peine. Comment va-t'il ſortir de là?

MATHURIN.

Elle a bien du ſoin. Comment auroit-elle ſoin d'un ménage? Elle n'a ſeulement pas ſoin d'une pelotte de laine ... (*Elle la prend d'un geſte rude.*) Je te ... Ah ! tu boudes, tu às de l'humeur ... Tu ne dis mot, ah! tu es curieuſe ... Ah ! tu écoutes.. Qu'eſt-ce que tu as entendu? rien, oui rien .... Je te donnerai ma fille, je te donnerai mon fils: nous t'avions bien vue, nous nous moquions de toi ..... Et ſais-tu ce dont tu es cauſe. C'eſt qu'à l'inſtant il a ordonné (*Il baille par degrès.*) ah ! ah ! il a ordonné à ſon fils de partir pour trois ans pour la province, & c'eſt vrai; car je l'ai vu monter à cheval; il ne s'y tient pas mal. Ah ! tu es curieuſe, ah! tu boudes, tu ne dis mot; oui, hin, ha, tu boudes; ah! c'eſt cruel : ah ! quelle douleur ! ah ! ah ! ah! tout cela m'ennuie ; cela me donne envie de dormir, oui ; on va la marier, une pareſſeuſe qui n'eſt capable de rien.

ROSE.

Mon pere.

MATHURIN.

Une vaniteuſe qui ne ſonge qu'à ſe mirer.

RO-

ROSE.

Mais mon pere.

MATHURIN.

Sans ſoin, ſans amitié, ſans vigilance.

ROSE.

Pouvez-vous dire que je....

MATHURIN.

Qui laiſſe traîner juſqu'à ſa laine. (*Elle ſourit d'un rire amer.*) Boire, manger, dormir, & faire ſes quatre repas, voilà ce qu'il faut.

ROSE.

Pouvez-vous me faire quelque reproche?...

MATHURIN.

Qui n'a que l'amour en tête, qui n'aime que ſon Colas. Seulement le nom de Colas m'en dégoûteroit: Colas... Colas, un libertin, un vagabond qui eſt amoureux de toutes les filles, qui en compte à toutes celles qu'il voit: mais il eſt parti. S'amouracher d'un garçon, & de qui encore? Si je le trouve ici, mais il eſt parti, hi, hi, ha! ha! que je le trouve. Allons chante, veux tu chanter?

ROSE, *faiſant une poupée à ſa quenouille.*

Je vais chanter.

MATHURIN.

Si, ſi, ſi, ſi, je m'endors, tu me réveilleras entends tu? Tu me réveilleras dans une heure. Tiens ſon diable d'arc; s'il vient le rechercher, tu le lui donneras.

ROSE.

Mon pere, que n'allez-vous ſur votre lit?

MATHURIN.

Je, je, je, je, ne veux pas dormir, chante; chante.

ROSE.

Mais ſi vous dormez.

MATHURIN.

J'entendraibien ſi tu ne chantes pas.

ROSE.

S'il pouvoit dormir!

ARIETTE.

Il étoit un oiſeau gris
Comme un ſouris,
Qui pour loger ſes petits
Fit un petit
Nid:
Si-tôt qu'ils ſont tous éclos
Bien à propos,
Ils vont chantant nuit & jour
Au bois d'amour:
Aimez, aimez-moi,
Mon petit Roi?
Donne-moi ta foi, je ſuis à toi.
Ah, ah! remontez vos jambes, car on les voit.

Quand ces oiſeaux vont chantans.
Dès le printemps,
La violette a plus d'odeur,
Plus de fraîcheur,
Le papillon vole mieux

De-

Dedans les Cieux,
Et Jeannetton dit nuit & jour :
Au bois d'amour :
Aimez, aimez-moi,
Mon petit Roi,
Ah, ah ! remontez vos jambes, car on les voit.
Ces oiſeaux ont tant chanté
Pendant l'été,
Que leur goſier & leur bec
Eſt tout à ſec ;
Mais nous ſavons leurs chanſons,
Et nos garçons
S'en vont chantans nuit & jour
Au bois d'amour.
Aimez, aimez-moi.
Mon petit Roi :
Ah, ah ! remontez vos jambes, car on les voit.

(*Colas ſoutenu par cette cheville en remontant ſes jambes, perd l'équilibre ; il tombe ſur la table de la table par terre, & il entraîne avec lui la ſelle & la bride qui ſont ſur une cheville à côté.*

ROSE.

Ah Ciel ! ah Colas !

MATHURIN.

Qui eſt là ? qui eſt là ? qu'eſt-ce que cela ? qu'eſt-ce que cela ? quel bruit ? quel vacarme ?

ROSE.

Mon pere ... Colas ...

COLAS.

C'eſt moi, c'eſt moi.

MATHURIN.

Hé bien, qu'eſt-ce que tu veux toi? qu'eſt-ce que tu veux? qu'eſt-ce que cela veut dire? eſt-ce qu'on entre comme ça dans une maiſon? j'ai cru que le toît ... que l'enfer ..... que le diable ... Qu'eſt-ce que tu demandes, voyons?

COLAS.

Monſieur Mathurin.

MATHURIN.

Monſieur Mathurin, hé bien.

ROSE.

Ah, certainement il s'eſt bleſſé; ah! je me meurs ah! je n'en peux plus.

COLAS.

Roſe, Roſe, vous vous trouvez mal. (*Elle ſe trouve mal.*

MATHURIN.

Roſe, Roſe, laiſſe-là, laiſſe-là ce ſot qui entre comme une bombe, il lui a fait peur, j'ai eu peur pour moi-même. Ne crains rien, ma fille, c'eſt moi, c'eſt moi, c'eſt Colas.

COLAS.

C'eſt que je ſuis gliſſé & je ſuis tombé.

ROSE.

Vous ne vous êtes pas bleſſé?

COLAS.

Non, bien au contraire.

MATHURIN.

Je veux mourir, ſi je ſavois ce que c'étoit ..... Mais pourquoi viens-tu ici?

COLAS.

Je venois ...

MA-

MATHURIN.

Tu venois parbleu, j'ai bien entendu que tu venois, mais pourquoi viens-tu ici.

COLAS.

Pour vous rapporter ce que....

MATHURIN.

Quoi!

COLAS.

Cela.

MATHURIN.

Quoi! cela.

COLAS.

Le voici, cette ſelle & cette bride que mon pere vous a empruntées.

MATHURIN.

Je te jure que je n'en ſavois rien, mais quand..

COLAS.

Vous vous portez bien, Mr. Mathurin, & mademoiſelle Roſe.

MATHURIN.

Oui, oui, nous nous portons bien tous. Allons tourne moi les talons, & ne remets plus les pieds ici.

COLAS.

Mais je n'ai pas fait un grand mal, parce que...

MATHURIN.

Non, non, mais adieu.

COLAS.

Eſt-ce que je vous ai offenſé?

MATHURIN.

Non, non, mais je ſuis le maître chez, moi & je ne veux pas que tu y viennes.

CO-

COLAS.

Hé la raiſon.

MATHURIN.

Demande-là à ton pere, tiens le voilà.

SCÉNE XIV.

COLAS, ROSE, MATHURIN, PIERRE.

COLAS.

AH ciel!

ROSE.

Ah grands Dieux!

PIERRE.

J'avois oublié....Qu'eſt-ce que tu fais ici toi?

COLAS.

Mon pere, je venois de la ville où j'ai reçu votre argent.

PIERRE.

Ce n'eſt pas le chemin de paſſer par ici.

COLAS.

Si-tôt que le Monſieur a vu votre papier...

PIERRE.

Ce n'eſt pas cela que....

COLAS.

Il m'a compté tout de ſuite l'argent.

PIERRE.

Ce n'eſt pas cela que je te demande.

COLAS.

Tout l'argent, toute la ſomme en entier; j'ai vingt-deux écus de ſix livres, trois Louis d'or, & en monnoie; je vais, mon pere.

PIERRE.

Mais dis-moi un peu.

COLAS.

Mon pere, il ſeroit charmé de vous connoître.

ROSE.

Vous m'avez fait cueillir une ſalade.

MATHURIN, *à ſa fille.*

Les deux peres ſe donnent un regard d'intelligence.

Tais-toi.

PIERRE, *à ſon fils.*

Tais-toi, pourquoi es-tu ici, t'y ai-je envoyé?

MATHURIN.

Si vous ne l'avez pas envoyé, il a donc plus de ſoin que vous, car il m'a rapporté la ſelle & la bride que je vous avois prêtées.

PIERRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette ſelle & cette bride, qu'eſt-ce que cela veut dire?

MATHURIN.

Les voilà.

PIERRE.

Une ſelle.

MATHURIN

Oui.

PIERRE.

Une ſelle que j'ai empruntée moi, j'en ai quatre chez moi.

MA-

MATHURIN.

Il me la rapporte cependant.

PIERRE.

Me diras-tu ce que cela veut dire ?

COLAS.

Je l'avois empruntée pour un de mes amis dans le village.

PIERRE.

Belles cachoteries, belles précautions, plutôt que de lui en prêter une des nôtres. Enfin....

SCÉNE XV.

COLAS, ROSE, MATHURIN, PIERRE. LA MERE BOBI.

LA MERE BOBI, *regarde la lucarne.*

AH! ah! oui, c'eſt là.

COLAS, *d'un air ſatisfait.*

Bon, voilà la mere Bobi.

LA MERE BOBI.

Ah! les voilà tous.

MATHURIN.

Hé bien, Maman qu'eſt-ce que tu veux ?

LA MERE BOBI.

Ce que je veux.

COLAS.

Oui, la mere donnez-moi le bras.

LA

LA MERE BOBI.

Ne me touche pas : ah! qu'on a bien raiſon de dire que c'eſt la négligence des peres qui dérange les enfans. A pere négligent, enfant libertin ; (*regardant la fille.*) & qui perd mere perd ſageſſe. J'ai vu, j'ai vu que les peres conduiſoient les enfans ; à préſent ce ſont les enfans qui conduiſent les peres, auſſi le ciel eſt offenſé.

MATHURIN.

De quoi.

LA MERE BOBI.

De tout.

PIERRE.

Peut-être de vous entendre.

LA MERE BOBI.

Je ne parle pas à toi, Pierre le Roux, tu es trop ſage.

ROSE.

Eſt-ce à moi, la mere.

LA MERE.

Oui, petite effrontée, ſi ta mere vivoit, comme je te ferois battre.

ROSE.

Mais vous êtes venue pour quelque choſe.

LA MERE.

Oui, pour dire à ton pere, pour dire à ton pere qu'il y a plus d'aveugles que de clair-voyans.

Ils rient tous.

Ah! ah! ah!

MATHURIN.

Grande nouvelle, ah! ah! ah!

LA MERE.

Ah! ah! ris; montre tes dents comme ſi tu voulois me mordre: il y a bien à rire pour toi. Tiens, ſi j'avois ſu ce que je ſais quand je t'ai nourri, je t'aurois plutôt laiſſé mourir de faim.

COLAS.

Et moi, la mere, quand vous m'avez ſevré.

LA MERE.

Tais-toi, petit drôle; petit miſérable qui ſeras maudit, j'en demande à Dieu pardon; ce n'eſt pas cela que je voulois dire.

ROSE.

Ah! la mere, vous maudiſſez!

COLAS.

Ah! vous donnez des maudiſſons.

LA MERE.

C'eſt toi qui en es la cauſe: tiens avec mon bâton je te....je te....

COLAS, *à Roſette.*

A ce ſoir: je m'en vais, car elle eſt folle.

PIERRE.

Tais-toi.

LA MERE.

Folle, folle, je vais te faire voir comme je ſuis folle; reſte, reſte, fais-le reſter, Pierre le Roux.

PIERRE.

Ici, reſte, puiſqu'elle le veut.

COLAS.

Je ne demande pas mieux que de reſter.

LA MERE.

Je le crois bien, petit coquin, tu ne demande pas mieux.

MA-

MATHURIN.

Hé bien, que voulez-vous dire?

PIERRE.

A qui en voulez-vous?

LA MERE.

Que vous devez rougir l'un & l'autre de ce que je veux dire.

PIERRE.

Oui, pour vous, de ce que vous ne le dites pas.

LA MERE BOBI.

Je ne le dirai que trop, mais je ne veux pas qu'on le batte.

MATHURIN.

Qui, dites donc?

PIERRE.

Allons donc.

LA MERE BOBI.

Comment? deux hommes de votre âge: car toi, Gilles Nicolas Mathurin, tu es né....ſept de janvier de l'année....

MATHURIN.

Après, après, nous ſavons notre âge.

PIERRE.

Oui.

LA MERE BOBI.

Je t'ai tenu ſans reproche dans mon tablier.

MATHURIN.

Enſuite, dites, où nous allons.

PIERRE.

Nous vous laiſſons là.

ROSE.

Je crains bien.

COLAS.

Elle nous va parler des aveugles.

LA MERE BOBI.

Tu voudrois bien que tout le monde le fût. Souffrir que ce petit ſcélérat & cette effrontée ſe parlent, tant que la nuit dure, à la fenêtre.

ROSE.

Ah! comme c'eſt faux.

COLAS.

Ah! peut-on mentir?

COLAS ET ROSE.

C'eſt faux, c'eſt faux.

ROSE.

Oui c'eſt faux: mon pere ſait bien que je me couche en même temps que lui.

COLAS.

Je couche dans la chambre de mon pere.

LA MERE BOBI.

Oui; & tu te leves, & tu deſcends par la fenêtre du grenier, par la poulie: on t'a vu, tout le village le ſait.

ROSE.

Peut-on dire des choſes comme cela?

COLAS.

Si je ſavois ceux qui l'ont dit: ils auroient affaire à moi.

LA MERE BOBI.

C'eſt moi, c'eſt moi qui le dis; voyons ſi j'aurai affaire à toi.

CO-

COLAS.

Si vous radotez.

PIERRE.

Tais-toi encore un coup.

LA MERE BOBI.

Je radote: tiens, je n'aurois pas tout dit: mais je vais tout dire.

COLAS.

Je vous en défie.

ROSE.

Oh ciel! pourquoi la défier?

LA MERE BOBI.

Ne le battez pas toujours. Comment tout-à-l'heure tu n'as pas frappé à cette porte?

COLAS.

Il faut bien frapper pour entrer.

LA MERE BOBI.

Pour entrer: que n'entrois-tu? que n'entrois-tu? Tu n'as pas fait le tour de la maiſon, tu n'as pas ſauté dans la petite ruelle, tu n'as pas fourré tes pieds dans les trous de la muraille l'un après l'autre, tu n'as pas enjambé par-deſſus le mur, & ſauté dans mon jardin?

COLAS.

Non, non, non.

LA MERE BOBI.

Non, non. Comment je ne t'ai pas vu monter ſur mon figuier? La branche a caſſé, ah ciel! .... Mais rien ne le corrige, il s'eſt relevé comme un furieux. Comment tu ne t'es pas relevé comme un furieux. Tu n'as pas monté ſur mon noyer, &

passé par la lucarne? tiens, la voilà pour me démentir.

COLAS.

Non, non, c'eſt faux.

LA MERE BOBI.

Ah! race de ſatan, tu me déments.

COLAS.

Oui, je vous déments.

LA MERE BOBI, *montrant le chapeau.*

Hé bien, déments donc ton chapeau que tu as laiſſé tomber dans le jardin.

PIERRE.

Comment?

COLAS.

Ah ciel!

ROSE.

Ah! grands Dieux.

MATHURIN.

Ah! parbleu je ne m'étonne plus, par le diable j'ai cru que c'étoit l'enfer. Ah! Pierre le Roux, ah! Pierre le Roux.

ROSE.

Ah! la mauvaiſe femme, pouvez-vous?

COLAS.

Demandez-moi, qu'eſt-ce que je vous ai fait; oui, je m'en vas; oui, mon parti eſt pris; oui, je vais quitter le pays, je ſuis au déſeſpoir.

LA MERE BOBI.

Voilà-t'il pas qu'il eſt au déſeſpoir? Ce petit coquin-là me fera mourir de chagrin.

(*Elle tire ſon mouchoir, & pleure.*)

MA-

MATHURIN. PIERRE. LA MERE BOBI. *aux peres.*

Ceci me paroît fort.

J'en ſuis d'accord,
j'en ſuis d'accord.

Qu'en penſez-vous?
Qu'en penſez-vous?

Qu'en penſez-vous?
qu'en penſez-vous?

Il faut, il faut prendre un parti.

Il faut prendre un parti.

Qui auroit dit?
Qui l'auroit cru
Comme cet amour
s'eſt accru?
Qui l'auroit dit,
Qui l'auroit cru?
Voyez-les donc.

Comme cet amour
s'eſt accru,

Voyez, voyez-les
donc.

Moi mon avis
Dans tout ceci,
Moi mon avis
Dans tout ceci,
C'eſt qu'il faudroit
Prendre un parti.
Moi je me ſuis
Bien apperçu
Comme cet amour
s'eſt accru:
Voyez-les donc,
Voyez-les donc.

Eh! qui l'auroit cru,
Comme cet amour
s'eſt accru;
Mais qui l'auroit cru,
Comme cet amour
s'eſt accru.

Ah! qui l'auroit dit,
Qui l'auroit cru?

Voyez, il perd la raiſon.

Voyez, il perd la raiſon.

Voyez-les donc,
voyez-les donc.

MATHURIN.

Mais comment pouvoir nous défendre ?
Fléchirons-nous ? il faut fléchir :
Fléchirons-nous ? il faut fléchir.

Laiſſe-le dire, il n'y voit rien.

Pourquoi nous montrer cet argent ?

LA MERE BOBI.
aux enfans.

Auſſi vous m'obſtinez trop fort :
Pourquoi m'obſtinez-vous ſi fort ?

PIERRE.

Mais comment pouvoir nous défendre ?
Nous réfléchirons à loiſir.
Nous réflechirons à loiſir.

D'autre bien, d'autre bien,

D'autre bien, d'autre.

COLAS.

Adieu, Roſette, je m'en vas

Ne pleure pas, penſe à Colas.

Ne pleure pas, ne pleure pas.

LA MERE BOBI.

Voyez-les donc :
Ils me feront tout deux mourir.

Ils me feront tout deux mourir.

Ah ! ne le battez pas.

ROSE.

Ne t'en vas pas, ne t'en vas pas

Ne t'en vas pas, ne t'en vas pas.

Ne t'en vas pas, ne t'en vas pas.

LA MERE BOBI.

Mais, mon fils Colas.

Mais, mon fils Colas

Mon fils Colas, ne pleure pas.

J'appaiſerai.

COLAS.

Penſe à Colas,
Ne pleure pas:
Penſe à Colas,
Ne pleure pas.

Adieu, Roſette, je m'en vas, je m'en vas.
Eſperons tout, mon pere eſt tendre.

Quel deplaiſir, quel deplaiſir!
J'ai reçu de vous la vie,
Je n'en eus pas d'autre bien.

Si Roſette m'eſt ravie,

De vous, je ne veux plus rien.

Je pars à l'inſtant,
Voilà votre argent.
Cinq & ſix c'eſt huit,
& trois c'eſt treize,
& neuf c'eſt ſeize.
Ne vous deplaiſe,
Voilà votre argent.

ROSE.

Si tu pars, tu ne me retrouveras pas.

Je mourrai, car je ſuis tendre.

Si je perds, je veux mourir.

LA MERE BOBI.

COLAS.

Si Rose ne m'eſt unie,
De vous je ne veux plus rien.

ROSE.

MATHURIN.

PIERRE.

LA MERE BOBI. *aux peres.*

Ah! ne le battez pas.

Laiſſe le dire, il n'entend rien.
Que faire,
Que faire?
Que ferons-nous,
Que ferons-nous?
Ne vous deplaiſe, il perdra la raiſon.

Inſolent, inſolent.

Que faire,
Que faire?
Que ferons-nous,
Que ferons-nous?
Ne vous deplaiſe, il perdra la raiſon.

Ecoutez-moi,
Ecoutez-moi.
Ne vous deplaiſe, il vous rend votre argent.

Inſolent, inſolent.

Ah! ne le battez pas.

Faites-lui ſerrer cet argent.

Inſolent, inſolent.

Ah! ne le battez pas.

Laiſſez-lui prendre ſon argent.
Mais voyez, il perd l'eſprit:

Il perd la raiſon,

Mais voyez, il perd l'eſprit:

Il perd la raiſon.

Je crois qu'ils ſont tous deux foux.
Que ferons-nous, que ferons-nous?
Allons, il faut prendre un parti.

Que ferons-nous, que ferons-nous?
Allons, il faut prendre un parti.

Il faut prendre un parti.
Oui, oui, prenez votre parti.

Les

MATHURIN.

Les marier,
Les marier.
Et nos projets
Et nos projets
Où ſeront ils?
Ou ſeront-ils?
Qu'en penſez-vous

Mais qui l'auroit cru
Comme cet amour
s'eſt accru!
Mais qui l'auroit cru
Comme cet amour
s'eſt accru!

PIERRE.

Eh! mais pourquoi?
Je vous le dis.
Ma foi que ferons-
nous;

Mais qui l'auroit dit,
Qui l'auroit cru?

Mais qui l'auroit dit,
Qui l'auroit cru?

LA MERE BOBI.
aux peres.

Ah! croyez-moi,
Ah! croyez-moi,
Mariez-les,
Mariez-les,
Ils s'aiment tant,
Ils s'aiment tant,
Que c'eſt plaiſir,
Que c'eſt plaiſir,
Il faut les voir,
Il faut les voir,
Je les ai vus,
Je les ai vus.
Et entendus,
Et entendus.

LA MERE BOBI.
aux enfans.

Auſſi pourquoi m'
obſtinez vous?
Auſſi pourquoi m'
obſtinez-vous?

COLAS.

Non, laiſſe-moi,
Non, laiſſe-moi,

Adieu, Roſe, je m'en
vas.

Ne pleure pas, penſe
à Colas.

ROSE.

Ecoute-moi.
Ecoute-moi.

Ne t'en vas pas, ne
t'en vas pas.

Ne t'en vas pas, ne
t'en vas pas.

LA MERE BOBI. *aux enfans.*

Mais, mon fils Colas.

Mais, mon fils Colas.

Mon fils Colas, ne pleure pas.

J'appaiſerai, je calmerai.

COLAS.

Penſe à Colas,
Ne pleure pas:

Penſe à Colas,
Ne pleure pas.

Adieu, Roſe, je m'en vas.

Eſperons tout, mon pere eſt tendre.
Quel deplaiſir, quel deplaiſir!

ROSE.

Ne t'en vas pas,
Helas! helas!

Ne t'en vas pas,
Helas! helas!

Si tu pars, tu ne me reverras pas.

Je mourrai, car je ſuis trop tendre.
Si je te perds, je veux mourir.

MATHURIN.

Voyez, il a perdu la raiſon.

Mais comment pouvoir nous defendre?
He bien, le conſervez-vous?
Il faut ici,
Il faut ici,
Dans tout ceci,
Dans tout ceci,
Prendre un parti,
Et c'eſt ainſi.

Flechirons-nous, il faut flechir.

PIERRE.

Voyez, il a perdu la raiſon.

Mais comment pouvoir nous defendre?

L'avez-vous cru,
L'avez-vous cru,
Comme il eſt reſolu.

Non, reflechiſſons à loiſir.

LA MERE BOBI. *aux peres.*

Voyez-les donc, mais voyez-les donc.

Voyez-les donc, mais voyez-les donc.

Ils me feront tous deux mourir.

PIER-

PIERRE.

Sors d'ici à l'inſtant, & va m'attendre à la porte.

MATHURIN.

Et toi monte à la chambre tout-à-l'heure.

PIERRE.

Impertinent.

MATHURIN.

Petite ſotte.

PIERRE.

Ce grand pleureur.

MATHURIN.

Grande niaiſe.

LA MERE BOBI.

Va, mon fils, va.

SCENE XVI.

MATHURIN, PIERRE, LA MERE BOBI.

PIERRE.

CEla dérange toutes nos meſures.

MATHURIN.

Il eſt temps, il n'y a hiver qui tienne!

LA MERE BOBI.

C'eſt bien naturel, c'eſt bien naturel.

PIERRE.

Je ne m'attendois pas qu'il m'attendriroit.

LA MERE BOBI.

C'eſt bien naturel, c'eſt bien naturel, tenez, mes enfans.

SCÉ-

SCÉNE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

(Pendant la ritournelle du Vaudeville, Roſe deſcend l'eſcalier tout doucement, & Colas s'approche en ſe coulant.)

VAUDEVILLE.

LA MERE BOBI.

Fourniſſez un canal au ruiſſeau
Dont les eaux portent le ravage,
Secondez les efforts d'un rameau,
Dont la feuille enrichit un treillage :
Soyez prudens, & croyez-moi,
Je penſe qu'en cette avanture
Il faut ſeconder la nature,
Puiſqu'elle vous fait la loi.

COLAS.

Ah ! mon pere,
Vous n'aviez tout au plus que vingt-ans ;
Quand on fit votre mariage,
Au lieu d'un vous aurez deux enfans :
Soyez ſûr que dans notre ménage
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre, de ma future
L'amour, l'amitié, la nature
Seront pour nous une loi.

RO-

ROSE.

Il m'eſt cher, vous, mon pere, encore plus;
Si nos jours ne couloient enſemble,
Ses deſirs deviendroient ſuperflus:
Même nœud nous unit, nous raſſemble,
Et nos enfans ſeront en moi
Pour vous la leçon la plus sûre;
L'amour inſtruiroit la nature,
Si jamais j'oubliois ſa loi.

PIERRE.

Non, ami, nous avions réſolu;
De jetter bien loin cette fête;
Leur amour autrement l'a voulu,
Je croyois que j'avois plus de tête?
Mais contre un fils on ſent en ſoi
Un quelque choſe qui murmure,
On ne peut braver la nature,
Elle nous fait toujours la loi.

MATHURIN.

Mes enfans, il fera jour demain,
Allons tous cinq nous mettre à table;
Là nous verrons, le verre à la main,
Pour l'hymen l'inſtant favorable:
Viens, maman, à préſent c'eſt moi,
Qui dois rendre la marche ſûre,
Il faut ſeconder la nature,
Si-tôt qu'elle fait la loi.

75857

FIN.

N.° d'Invent. 844

Digitized by Google